



pulloff
THÉÂTRES

Lukas Bärfuss

Mise en scène

Cédric Dorier

11 au 26 mars 2025

Avec Jacqueline Corpataux |

René-Claude Emery | Denis

Lavalou | Sabrina Martin |

Raphaël Vachoux

Cie Les Célébrants

Réservations: pulloff.ch

1
test



Direction artistique : **Cédric Dorier**
Direction administrative : **Marion Houriet**
www.lescelebrants.ch

11 au 26 mars 2025 au Pulloff Théâtres, Lausanne

LE TEST

(Die Probe)

de Lukas Bärfuss

traduit de l'allemand par Johannes Honigmann
Coproductio Cie Les Célébrants & Pulloff Théâtres

Avec Jacqueline Corpataux, René-Claude Emery, Denis Lavalou, Sabrina Martin, Raphaël Vachoux

Mise en scène : Cédric Dorier
Collaboration artistique : Laure Hirsig
Scénographie : Adrien Moretti
Lumière : Christophe Forey
Univers sonore : David Scrufari
Costumes et masques : Irène Schlatter
Maquillage et perruques : Katrine Zingg
Presse, communication : Sandrine Galtier-Gauthey
Direction technique : Mikaël Roachat
Régie générale : Émile Schaer
Direction de production : Marion Houriet - *Minuit Pile*, avec Loïc Kuttruff

Le TEST, ou comment la zizanie du doute va faire dérailler une famille de bobos.

Die Probe — essai, mise à l'épreuve, test, échantillon, répétition...

Mon premier est un Homme politique en pleine campagne électorale;
Mon second est son Second arriviste qui brigue autant une place dans le futur gouvernement de son patron que celle du Fils légitime au sein du clan;
Mon troisième est un Fils de famille dont la lâcheté et le conformisme n'est guère apprécié par son père;
Ma quatrième est la Femme de l'Homme politique que son époux ennue et qui se tient le plus loin possible de la vie familiale;
Ma cinquième est l'épouse aimante et parfaite du Fils;
Mon tout est un rejeton dont l'ADN va déclencher une tempête catastrophique.

***Quel abruti tu fais ! Un test de paternité, qui t'a mis cette connerie en tête ?
Certainement pas moi.***

... et à cause de ce test de paternité suggéré au fils de la famille par Frantzeck qui, jaloux et en manque d'amour filial, veut prendre sa place en se faisant adopter dans le noyau tissé serré du clan, la mécanique qui semble solide et bien huilée des relations familiales déraile du tout au tout. Le rejeton n'est pas du fils. Ne supportant pas la trahison de son épouse, peut-être connue de longue date par tout le clan sauf lui, le fils de famille s'isole dans sa rancœur et son désarroi. On rappelle alors sa mère qui, dégoûtée par la carrière politique ratée et les mauvaises habitudes de vie de son mari, tache de poursuivre en Inde un chemin de sagesse et de détachement, mais elle arrive trop tard. Après avoir présenté à son père un autre test révélant peut-être qu'il n'est pas son géniteur — mais ce second test est brûlé sans que nous en sachions le résultat officiel —, le fils meurt dans un accident de voiture dont on ne saura pas non plus s'il est dû à la malchance ou s'il est délibéré.

Le choc de cette perte jette le père à terre au point qu'il pense un temps refuser le mandat qui finalement lui a été offert par l'électorat après des décennies d'attente déçue. Mais le roué Frantzeck, inquiet de tout perdre dans l'opération qui tourne mal, affirme au père que ce fils l'aimait malgré tout et souhaitait sa victoire. La mère qui déteste le parasite et ne supporte pas que son mari le protège, instille à son tour le doute dans l'esprit de son mari quant à la paternité de son fils, lui avouant, avant de quitter définitivement la maison, qu'autrefois elle a couché avec l'ennemi politique qu'il vient de battre.

Dans un élan dont on ne sait s'il est pervers, désespéré ou simplement maladroit, le père offre alors à Frantzeck de fêter leur victoire en buvant un bon coup de gnôle. Mais Frantzeck, alcoolique repentí aspirant à gagner l'amour de la jeune veuve, sait que s'il touche à une goutte d'alcool, ce sera une nouvelle dégringolade. Il finit cependant par céder et s'enivre avant de se retirer.

Et, alors qu'il débite une ultime tirade présentant son plan d'assainissement du gouvernement et de la société, le politicien nouvellement élu et parfaitement esseulé entend un coup de feu et son faux petit-fils qui hurle. Noir.

***Bonne nouvelle. Pierre. Tu n'es pas coupable à ses yeux. Bien entendu, elle trouve que tu es un faible, un petit pourceau veule et lâche, parce que tu ne lui dis pas en face et envoies ton vieux père le faire à ta place. Quant à l'acte lui-même, elle le considère comme une atteinte aux valeurs les plus sacrées, comme une irréparable perte de confiance.
Pas son acte. Le tien. Le test.***

À travers chaque rebondissement de cette histoire délibérément tordue, conjuguant avec habileté l'intime avec le politique, Lukas Bärfuss dresse un portrait à charges de la famille comme des mœurs politiques contemporaines. La bassesse du procédé employé par Frantzeck pour semer le doute dans l'esprit du fils puis du père (qui n'est pas sans rappeler les basses manœuvres d'un Iago dans *Othello* de Shakespeare), pensant qu'il sortira gagnant de la zizanie qu'il provoque, s'avère alors un jeu de miroir de ce qu'utilisent les politiciens d'aujourd'hui comme moyens pour éliminer leurs adversaires : non point les combattre et les vaincre à coups d'idées réformatrices nobles et novatrices, mais au moyen de détails salaces et souvent déformés voire inventés de leur vie intime, semant le doute sur leur vertu et, par une généralisation hâtive mais très efficace, sur les qualités globales de l'adversaire dans l'esprit des électeurs. Ainsi la famille, pour Bärfuss, devient le microcosme et le reflet de ce qui se passe dans la société.

« Famille, je vous hais ! écrit André Gide dans *Les Nourritures terrestres*. Foyers, portes closes refermées, possession jalouse du bonheur... »

Mais le portrait brossé par l'auteur suisse allemand, aussi violent et exacerbé soit-il, n'est pas exempt de tendresse et d'empathie. Qu'il s'agisse d'élection politique ou de liens familiaux, tout le monde a désespérément besoin d'amour et veut se faire aimer. C'est ainsi que l'auteur, en soulignant l'excès idéalisé de bienfaits que l'on espère et attend de l'amour des siens, décortique avec un humour féroce ces liens familiaux pour en montrer la vulnérabilité face à l'épreuve et au doute. En soulignant leur caractère apparemment factice et superficiel, mais plus insidieusement profond qu'il n'y paraît, il met en évidence leur fragilité aisément corruptible, tout autant que leur très profonde nécessité.

Tragicomédie du langage

Nous vivons dans une société radicalisée et terriblement paradoxale où l'opinionite étalée dans les réseaux sociaux, la plupart du temps anonyme, offre une place de choix aux pires débordements langagiers, quand la morale néo-puritaine des partisans du wokisme épingle le moindre faux pas moral des un.es et des autres. C'est ainsi que l'amoralité parfois ultraviolente revendiquée au nom de la liberté d'expression, s'avère aussi nocive que l'impossibilité de dire quoi que ce soit sur qui que ce soit au nom de la morale et de la rectitude politique. Il me semble qu'il y a quelque chose de cette tension à la fois paradoxale et insupportable dans le texte délibérément outrancier de Bärffuss, qui, écrit et publié en 2009, s'avère prémonitoire de la société d'aujourd'hui. L'on blesse autant à trop dire qu'à mal dire ou à dissimuler. Et l'égoцентризм écrase tout sur son passage.

Je retrouve aussi dans ce texte, sous une forme inattendue, tout ce qui m'intéresse dans le langage, ses rythmes et sa portée. Par-delà le naturalisme apparent des dialogues et des monologues, il s'agira, comme dans chaque texte que je décide de monter, de mettre en évidence les rythmes et les fréquentes ruptures de rythme, comme révélateurs de la pensée cachée des personnages. Sortant du jeu psychologique pour aller dans la virtuosité d'une prise de parole apparemment incontrôlée qui trahit la folie de la situation, c'est d'abord et avant tout la musique de la langue et la chorégraphie de la mise en espace qui seront vectrices du rire et de l'émotion. Mon souhait est donc d'assumer avec force les outrances langagières du texte pour en faire jaillir ses effets dévastateurs, et souligner ce paradoxe des mots très durs, des relations à couteaux tirés entre les uns et les autres versus notre incapacité très contemporaine à reconnaître notre insondable besoin de l'autre.

Pousser la satire dans un esprit ludique et méchant afin de provoquer dans le public une vraie remise en question de la véritable valeur du langage et, à travers celui-ci, de la qualité réelle des liens qui nous unissent et qui semblent trop souvent et trop facilement acquis, tel sont les défis qui m'animent en dirigeant ce texte. D'un point de vue plus personnel encore, il se trouve que je ne connais par l'identité de mon père biologique et je ne peux qu'être touché par cette histoire où la question de la filiation naturelle est à ce point centrale.

En résumé, dans cette brillante photo de famille où le langage, devenu scalpel, et l'ironie toute proche génèrent un humour acerbe, Lukas Bärffuss conjugue avec habileté l'intime et le politique et dénonce avec une ironie mordante les travers de l'« institution familiale » pour en montrer la lâcheté, mais aussi la grande vulnérabilité face à l'épreuve et au doute.

SCÉNOGRAPHIE (cf. dessin esquisse d'Adrien Moretti)

J'imagine une surface de 5m sur 5m délimitée par un sol en linoleum avec au lointain une façade de maison. L'espace laissé noir entre cette surface et les murs du théâtre contribueront à l'effet de relief et de *théâtre dans le théâtre* de la scénographie. Dans un jeu de symétrie pouvant devenir oppressant de par son abstraction géométrique, deux ouvertures latérales — portes sans portes — surmontées de deux œils-de-bœuf avec au centre du fronton, une petite fenêtre à volets. Cinq portraits de la famille sont accrochés entre les deux ouvertures. Dans un même geste contemporain, la couleur dominante du décor est un brun acajou qui couvre mur et sol et se retrouve aussi dans le mobilier. Les lignes pures de l'ensemble, schématisé à l'extrême, font penser à une toile surréaliste à dimension métaphysique de Giorgio de Chirico.

Cette façade propre et bien dessinée, mais trop simple dans son expression, est le symbole de cette famille : un lieu de refuge apparemment lisse et gentil, qui cache cependant des secrets inavouables, une violence latente, et peut devenir, en fonction des jeux de lumière et de l'apparition-disparition des personnages dans ces ouvertures, un endroit qui menace, qui étouffe, qui dévore progressivement tous les membres de la famille.

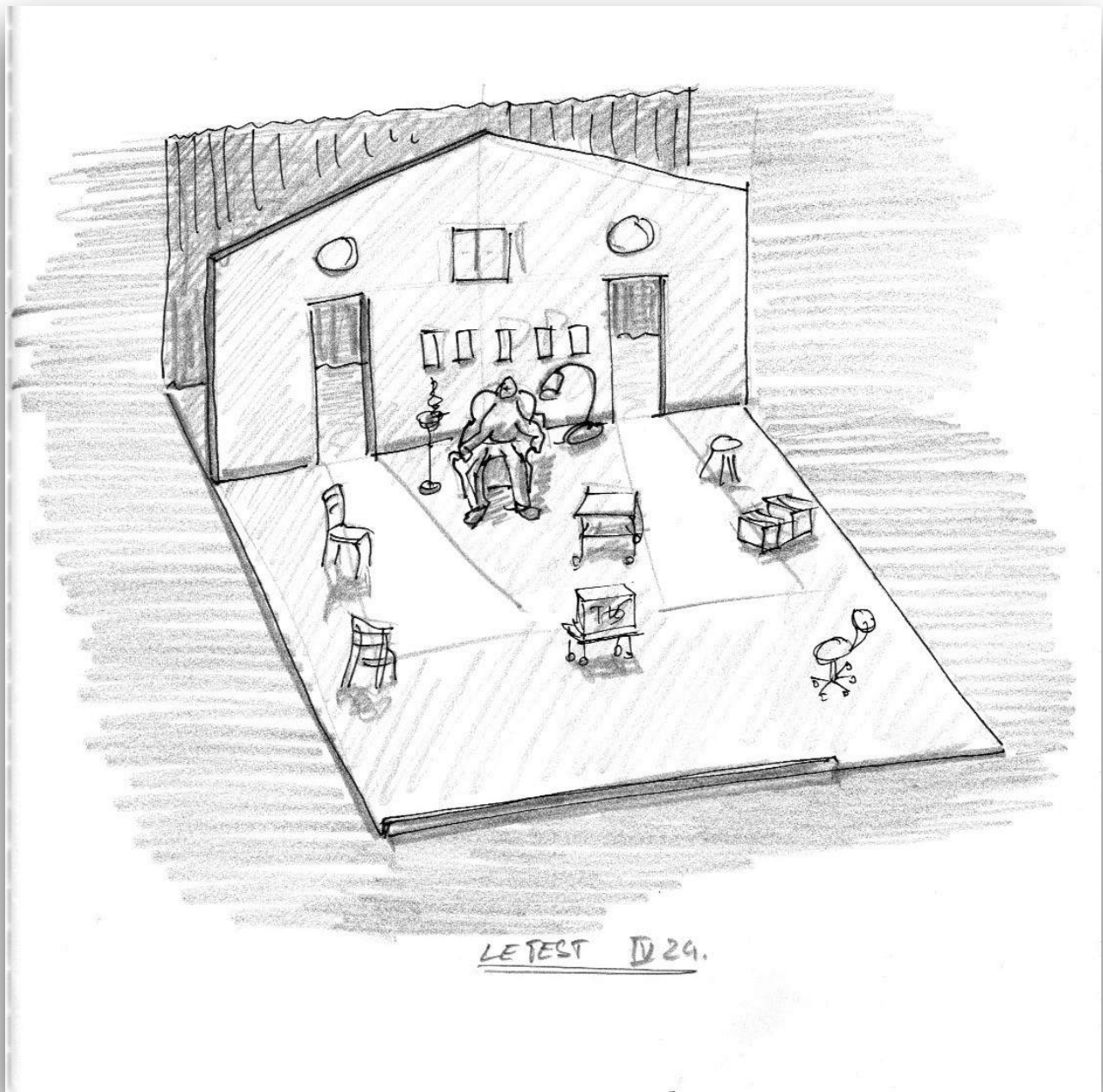
Sur le sol-plateau sont disposés les meubles et accessoires usuels classiques de l'intérieur d'une maison : fauteuil de Simon, chaises, lampe, poste de TV, desserte, cendrier, cartons de dossier, journaux et magazines politiques, nourriture, etc. Alternativement salle de séjour, corridor, lieu de rencontre, QG de campagne électorale de Simon et Frantzeck, selon l'organisation et la réorganisation du mobilier, chaque personnage vient y dire sa vérité et perturber le travail du politicien et de son directeur de campagne. Sans la présence de l'épouse, Hélène, qui voyage en Inde, ce lieu est très mal entretenu et dans un très grand désordre évoluant selon la progression de l'action. L'absence de portes aux ouvertures en façade donne aussi l'impression que tout le monde peut entrer sortir, passer, épier, surgir, fuir ou être avalé. Il y a quelque chose des intérieurs de David Lynch dans ce laisser-aller lamentable et suspect.

Soulignant l'impression que l'on se trouve dans une sorte de dessin animé pour adulte, un gros coucou (ou un pigeon) sort régulièrement de la fenêtre à volets et rythme l'action des 20 scènes, comme une horloge suisse surdimensionnée, une mécanique implacable qui crée un stress permanent. Au sol, on aura la sensation de circuler dans un flipper à l'ancienne, les personnages effectuant des parcours très dessinés d'un meuble à l'autre comme des billes manipulées par un implacable et cruel maître d'œuvre, les portraits des membres de la famille accrochés au mur du fond devenant autant de cases à décocher.

Une transition musicale sera aménagée entre l'acte 1 et l'acte 2 durant laquelle le cercueil sur roulettes de la dépouille de Pierre va sortir de l'espace central du mur et s'avancer vers l'avant-scène perpendiculairement au public. La fumée et les lumières des ouvertures dirigées vers la salle ne permettront guère de comprendre exactement ce qui se passe et c'est dans l'arrivée de la lumière scénique de la scène suivante que les spectateurs découvriront le catafalque. Le contraste entre les préparatifs empressés de la campagne électorale et la présence statique du mort dans ce même lieu va créer un grand décalage et marquer l'absurdité de la situation.

Par les ouvertures de la façade, les lumières concrétisent les différents espaces et créent des effets inquiétants où les personnages peuvent apparaître en silhouettes en contre-jour.

1ère esquisse scénographique d'Adrien Moretti pour LE TEST de Lukas Bärfuss



UNIVERS SONORE

Secondé par le talent du créateur sonore **David Scrufari**, j'imagine trois différentes natures de sons:

1 - Des séquences de musique assez cinématographiques pour marquer le début du spectacle, la transition entre l'acte 1 et l'acte 2 et le final. On pourra aussi aller vers le décalage humoristique en utilisant une musique volontairement mélodramatique telle qu'on peut en entendre dans des films noirs d'Alfred Hitchcock ou de Quentin Tarantino.

2 - Des sons brefs qui rythment la transition entre les scènes. Notamment, mais pas systématiquement, la sonnerie du « coucou » susceptible de se détraquer elle aussi et de jaillir à un moment où on ne l'attend pas.

3 - Les nappes de son plus insidieuses qui pourront soutenir les intentions de chacun des tableaux.

D'une façon générale cependant, une trame sonore assez économe, moins pour créer une atmosphère que pour appuyer les situations, de façon à laisser de la place au silence, souvent plus efficace encore que la musique pour générer suspens, stress et tension.

COSTUMES, MAQUILLAGE, MASQUES

Réfléchissant avec mes fidèles collaboratrices **Katrine Zingg** et **Irène Schlatter**, à la façon d'assumer la violence verbale du texte et faire en sorte qu'elle demeure acceptable et efficace dans sa portée critique, il m'est apparu qu'il était nécessaire d'imaginer pour ces cinq personnages une distance avec le réel. Je souhaite donc travailler avec des masques en tissu lisse, couleur peau, qui épousent les contours des visages des interprètes en laissant principalement ressortir les yeux comme sources principales d'expression des sentiments, et la bouche d'où est issu le fiel distillant ses poisons. Ces silhouettes correspondent aussi à des archétypes — le Père de famille, l'Épouse-mère, le Fils, la Belle-fille, le Perturbateur. Le filtre du masque à la fois discret mais clairement revendiqué, va créer une unité entre eux autant qu'une étrangeté complétant le côté surréel de la scénographie. De sorte que cette fable ultra critique réunissant ces archétypes familiaux pourra s'apparenter au travail visuel d'un dessin animé pour adulte du type *manga*, souvent doté d'un humour féroce.

Il ne s'agit pas cependant de pousser la caricature ni dans le jeu, ni dans les costumes. Nonobstant l'étrangeté générée par le masque, je souhaite proposer des silhouettes réalistes dont les costumes, fidèles à certaines indications de l'auteur (la cravate, notamment, de l'homme politique) iront dans le sens de leur personnalité — vêtements quotidiens composés d'une gamme chromatique de couleur allant du brun jusqu'au beige, et du bleu jusqu'au blanc.

Inspiration pour les masques d'Irène Schlatter, conceptrice-costumes pour LE TEST de Lukas Bärfuss



Ma démarche avec la compagnie vaudoise Les Célébrants ...

*Notre but, ce n'est pas d'affaiblir et de désespérer
mais de nourrir... ce doit être un banquet
de tous les sens, de l'esprit et de l'intelligence.*

Ariane Mnouchkine

Depuis 2005, je dirige à titre de directeur artistique la Cie *Les Célébrants*, compagnie indépendante de production théâtrale basée à Lausanne. Je travaille à porter à la scène des textes classiques et contemporains dont les thématiques et la qualité du langage me provoquent, m'animent et me tiennent à cœur avec la complicité et les compétences de mes fidèles collaborateurs, Marion Houriet, mon administratrice depuis 2021, Laure Hirsig, collaboratrice artistique, Grégoire Peter, graphiste et photographe et Denis Lavalou, auteur, comédien et dramaturge.

Trois lignes de force dominant mon travail et mes choix artistiques à titre de metteur en scène :

- 1 - Témoigner de la force et de la fragilité de la vie et des êtres** en allant vers des écritures contemporaines percutantes, *confrontantes* qui révèlent l'état du monde et des humains, le déchaînement des passions, la solitude et parviennent quand même à nous transmettre la petite étincelle pour restaurer nos rêves, nous insuffler un peu de foi et de confiance.
- 2 - Explorer les formes et les écritures musicales** comme celles de Racine, Keene, Ionesco, Shakespeare, mais aussi, plus proches de nous, Ivan Viripaev, Jean-Pierre Siméon et Lukas Bärfuss, à travers lesquelles, par le truchement d'une langue épurée, concise et qui dépasse la quotidienneté, le rythme de la parole devient l'un des vecteurs principaux du sens et de l'émotion sans psychologisme, sans recherche de l'effet, sans pathos inutile.
- 3 - Aller vers des univers scéniques qui transcendent le réalisme** et font sens autour des mots. Tendre vers une transcription poétique du réel, créer des espaces où l'émotion puisse voyager, tout en laissant une place dominante à la musique – celle des mots comme celle des sons.

Apparaît ainsi, dans mes choix allant de la comédie à la tragédie et de l'absurde au drame, un fil rouge questionnant très directement la violence intra-familiale et/ou politique, ses abus et les défis de sa représentation théâtrale (MOITIE-MOITIE, TITUS ANDRONICUS, MISTERIOSO 119, FRÈRES ENNEMIS, UN SI GENTIL GARÇON et LE TEST), avec comme toile de fond et sur des modes extrêmement divers, notre rapport complexe à la mort et ce que la conscience de la mort peut apporter de négatif mais aussi de positif et de lumineux dans l'existence. (LE ROI SE MEURT, DANSE « DELHI », SI ÇA VA, BRAVO, ODYSSEE-DERNIER CHANT et GIORDANO).

En reconnaissant la force de l'imaginaire et des rêves, je cherche un sens nouveau, de nouvelles sources pour provoquer de vraies réflexions autour de la société contemporaine et irriguer le cœur et l'âme.

Cédric DORIER
Metteur en scène
Mai 2024